



La traduction en France (C1)

ARTICLE DE PRESSE

— LANGUE | ENTRETIEN —



Réputé pour avoir traduit toute l'œuvre romanesque de Dostoïevski mais aussi de nombreux écrivains et poètes, russes mais pas seulement, André Markowicz considère la traduction comme une œuvre à part entière. Mais qui peine en France à être véritablement reconnue.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BALTA

« LA BASE DE LA TRADUCTION C'EST LE PARTAGE »

Dans votre récit à la fois poétique et autobiographique *L'Appartement* (Inculte, 2018), vous parlez de vous comme de « ce jeune homme qui voulait traduire tous les livres du monde ». Comment est née cette ambition ?

Je pense que j'ai toujours vécu entre deux langues, le russe et le français. Le besoin de traduire est venu très vite, et, quand j'ai commencé à écrire, comme tous les adolescents, à mes « poèmes » (évidemment inexistants) se sont ajoutées des traductions de poèmes russes. Et puis, à 16 ans, j'ai rencontré Efim Etkind, qui était l'un des grands traducteurs et théoriciens de la traduction en langue russe. Il avait été expulsé d'URSS et vivait en France. C'est avec lui que j'ai commencé à travailler vraiment. Ensuite, je me suis rendu compte que tout ce que j'aimais de la littérature étrangère, j'avais envie, ou besoin, de le traduire. Que traduire était pour moi une façon de lire beaucoup plus en profondeur. La formulation que vous citez est évidemment ironique, mais il y avait quand même quelque chose de ça. Et je me suis restreint...

Récemment est paru le second volume des chroniques que vous livrez sur Facebook^①, *Partages*. Quel lien avec l'œuvre traduite révèle-t-il, et donc avec les auteurs que vous avez choisi de traduire ?

Le lien, c'est que la traduction est, par essence, un partage. J'aime quelque chose que vous ne connaissez pas, parce que vous ne connaissez pas la langue, eh bien, je le partage avec vous. Ça, c'est la base de la traduction littéraire. Et puis, comment dire ça autrement ? Facebook me permet d'être moi-même. De ne pas avoir à me diviser entre écrivain, traducteur, être humain, intellectuel, etc. J'y parle de traduction aussi d'une autre façon, au sens où ça me permet, me semble-t-il, d'élargir son champ, d'y proposer, par écrit, ces exercices que je fais également de « traduire sans traduire » en donnant un mot à mot commenté, et sans proposer de traduction définitive. Bref, *Partages*, c'est aussi ça, tout un champ de travail.

Ce titre interroge aussi le lien avec le lecteur, votre lecteur. Était-ce pour vous rapprocher

de lui que vous avez entamé ces chroniques ? Le statut du traducteur a-t-il aujourd'hui évolué selon vous ?

Le statut du traducteur n'a rien à voir avec FB. Vu que l'investissement, comme on dit en langue moderne, de FB par un traducteur donné (en l'occurrence moi-même) ne signifie pas que les autres traducteurs l'investissent aussi. Quant au statut du traducteur, qu'appellez-vous « évolué » ? Est-il plus visible ? On pourrait avoir cette impression, par le seul fait que vous m'interrogez, moi, et pas un autre écrivain. Mais ma notoriété en tant que traducteur a-t-elle fait mieux comprendre les enjeux de la traduction ? J'en doute fort. Je pense même que nous avançons de plus en plus vers un refus du texte en tant que tel. Et l'attention à la forme, aux mots précis, c'est-à-dire à la matérialité du texte, me semble aussi absente aujourd'hui qu'elle l'était il y a cinquante ans, si j'en juge par ce que je peux lire sur ce qui se passait dans le monde éditorial français il y a un demi-siècle. Il n'y a aucune prise en compte de la forme dans la tradition française de la traduction, et je

devrais même dire qu'en fait, il n'y a aucune tradition de la traduction en France, aucun critère. Chacun fait comme il sent, comme il peut, et très souvent on considère que, pour traduire, il faut connaître la langue à partir de laquelle on traduit, et que cette connaissance suffit. Bref, à quelques rares exceptions, il n'y a aucune avancée réelle.

Vous avez traduit les plus grands auteurs russes, mais aussi Shakespeare, Dante, des auteurs bretons... Dans *Ombres de Chine* (Inculte, 2015), vous allez jusqu'à traduire de la poésie chinoise des VII^e-IX^e siècles, une langue et une culture que vous ne connaissez pas. Qu'est-ce que cela dit de la notion même de « langue étrangère » ?

Je me tue à répéter qu'on ne traduit pas une langue, mais un auteur qui écrit dans une langue. Et que la traduction littéraire n'est pas une question de langue. Jésus Marie, s'il suffisait de connaître le russe pour traduire un auteur russe, ça serait tellement simple ! Et, d'ici peu, Google



REVUE DE PRESSE

translate fera les choses très bien, et pour beaucoup moins cher. La traduction littéraire est tout ce qui échappe – et échappera toujours – à Google translate, parce que c'est une question d'intuition, d'équilibres instables, et de poétique. Ça, c'est dans l'absolu. Maintenant, pour mes *Ombres de Chine*, si j'ai traduit les poèmes inclus dans ce livre – que j'ai écrit et composé – c'est parce que, en étudiant mot à mot, je trouvais des différences si criantes qu'elles ne pouvaient pas être de l'ordre de l'erreur. Découvrant la Chine je découvrais, moi, Occidental (et je me revendique à 100 % Européen ou Occidental), un mode de pensée et d'expression radicalement différents des miens ; mais, en même temps, dans ces poèmes, je découvrais une simplicité, une évidence que je ne trouvais pas dans la poésie occidentale. Et puis, *Ombres de Chine* forme un diptyque avec un autre livre, *Le Soleil d'Alexandre* qui, suivant la vie de Pouchkine, présentait deux cents poèmes romantiques russes et la confrontation de la première génération d'écrivains russes avec la violence de l'histoire. Dans *Ombres*, le personnage principal, suivi sur

deux cents ans, est non pas un poète mais la capitale de l'empire des Tang, Chang An, depuis son apogée jusqu'à sa destruction. Et le livre, cette fois en « ombres », c'est-à-dire par des reflets (puisque je ne connais pas le chinois), repose la même question : quelle poésie dans des temps de misère ? – ici entre deux guerres civiles qui, en Chine, ont fait des millions de morts.

Dans l'une de vos chroniques, vous affirmez qu'il ne s'agit pas de « rendre français » le texte, mais « de changer la langue française, riche et accueillante – comme la France devrait l'être – pour accueillir l'étranger ». Qu'est-ce que cela révèle de votre rapport à votre langue de traduction ?

Qu'appelez-vous ma « langue de traduction » ? Le russe ? Ou parlez-vous de ma langue de « travail », ma « langue d'écriture », le français ? L'ambiguïté de votre question est, en elle-même, me semble-t-il, un signe de la fragilité du statut de la traduction en France. Je pense que la traduction est une chance fantastique pour enrichir le possible, non

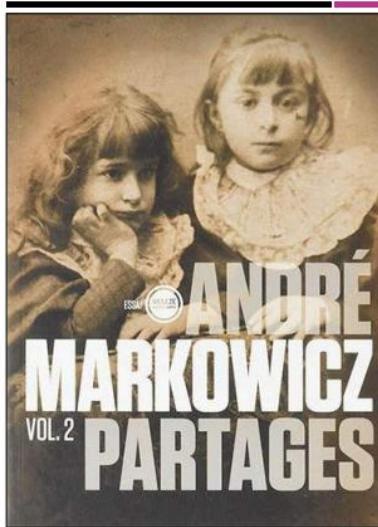
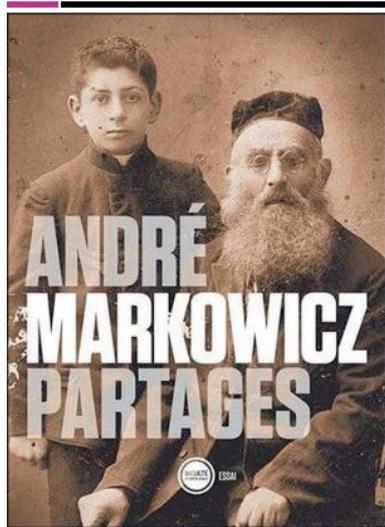
pas de la langue, mais de l'expression littéraire française. Une possibilité pour introduire des formes nouvelles (ou anciennes, mais nouvelles en France). Et j'ai toujours peur que l'on continue de transformer les auteurs étrangers en auteurs français, par manque de confiance dans les ressources de notre propre langue. Évidemment que le français est une langue très accueillante, mais... comme en ce moment pour ce qui passe avec l'accueil des gens sur notre sol, disons que, là encore, on en fait le moins possible. Que le français n'est pas seulement la langue de la France, c'est le gouvernement de la France qui devrait s'en rendre compte bien davantage et aider bien davantage, pas seulement la « francophonie », mais la présence de la langue française à l'étranger. Je me souviens avec honte de la sensation d'impuissance que j'avais ressentie quand on m'avait expliqué, au Maroc, à quel point la demande pour la culture française était immense chez les jeunes, et à quel point la France se contentait, au nom de restrictions budgétaires, de faire le minimum, malgré l'investissement personnel des gens qui travail-

laient là-bas et ne demandaient qu'à travailler bien plus. Et qui disaient, souvent désespérés, que la culture française pouvait être non pas un rempart contre l'islamisme, mais, au moins, une présence – présence défaillante alors, et défaillante institutionnellement.

Quelle valeur pédagogique attribuez-vous à la traduction littéraire pour l'enseignement d'une langue ?

C'est un exercice que je fais régulièrement avec des lycéens. Je leur lis un texte en russe, je le leur traduis mot à mot, nous l'expliquons ensemble, mot à mot, phrase à phrase. Et puis, je leur demande de le traduire. C'est-à-dire de mettre leurs mots à eux sur ce qu'ils ont compris, mais de façon à ce que leurs mots reflètent ce qu'ils ont compris des intentions de l'auteur. Et là, ils se rendent compte que, le texte, ils l'ont compris mais que c'est en français qu'ils ne savent pas écrire. Et c'est là que tout commence. ■

1. Commencées en juin 2013, les chroniques postées sur Facebook tous les deux jours par André Markowicz ont pris fin, le 6 avril, avec la 1000^e publiée. <https://www.facebook.com/andre.markowicz>



« J'ai toujours peur que l'on continue de transformer les auteurs étrangers en auteurs français, par manque de confiance dans les ressources de notre propre langue »

► Sur les couvertures des deux volumes de *Partages* (Inculte, 2015 et 2016), deux photos issues des archives de l'auteur. Pour le premier, une photo prise vers 1870 de l'arrière-arrière-grand-père d'André Markowicz, Boruch Mendel, accompagné de son fils, « l'oncle Kolia ». Pour le second, l'arrière-grand-mère et l'arrière-grand-tante d'André Markowicz. Des « personnages » dont l'auteur retrace l'histoire à travers plusieurs chroniques.

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS

❖ Lire le texte et répondre aux questions :

1. En quoi peut-on dire qu'André Markowicz est passionné par la traduction ? Justifier en citant le texte.

Il aime traduire et il a besoin de traduire : « Le besoin de traduire est venu très vite. » / « Je me suis rendu compte que tout ce que j'aimais de la littérature étrangère, j'avais envie, ou besoin, de le traduire. »

2. Selon André Markowicz, la connaissance de la langue est l'essentiel pour la traduction. □ Vrai ■ Faux

Justification : « Je me tue à répéter qu'on ne traduit pas une langue, mais un auteur qui écrit dans une langue. Et que la traduction littéraire n'est pas une question de langue. »



REVUE DE PRESSE

3. En quoi la langue française pourrait-elle être plus accueillante ?

La langue française est trop « de la France » et devrait s'ouvrir aux autres pays et à une certaine évolution.

PRODUCTION ÉCRITE

- ❖ Répondre à André Markowicz pour partager sa propre expérience de la connaissance de deux langues. (250 mots)